

Thierry Piras

Acheminement à l'acte du penser

« L'absence de l'absent »



Mai 2016

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

www.enpasseanalytique.com

Il parle et il parle encore l'analysant, du moins s'il se situe bien dans l'espace de l'expérience analytique. Ou bien, il peut tout autant faire silence des mots et par là même s'exprimer sur l'impossible à dire, à se dire dans ce qui justement fait absence à sa réalité. De cette réalité consciente, liée à un effort de mémorisation qui ne peut pas combler les nombreux creux et manques du refoulement. Alors il parle, comme il a pu en être invité par l'analyste dans l'exercice de la libre association. Dire tout ce qui lui passe par la tête, sans censurer, sans rien omettre, si ce n'est ce qui justement ne peut y parvenir, l'absent. Il ne s'agit pas d'une perte ou altération de la mémoire, mais de l'absent au sens où il exista et existe encore, mais dans le dédale de l'inconscient, et donc de l'impossibilité à toute saisine immédiate. L'absent devra faire l'objet, et ce, quand il sera identifié comme tel, d'un processus de dévoilement dans un au-delà de toute parole dite. Dans la perspective de cette mise en oeuvre, cet absent fait absence à toute identification et même à toute orientation de recherche, si ce n'est par une dimension conceptuelle qu'il conviendra de mettre en évidence. Il n'est naturellement pas question d'induire à l'analysant une quelconque orientation de propos, ni par reformulations modélisatrices, ni par conseil inductif. Ce ne sont là aucunement les méthodologies d'une psychanalyse. Si l'analyste se devrait en savoir de ce savoir de l'absent, lui le « supposé sachant », du moins dans la représentation transférentielle de l'analysant, il ne devrait être que le garant d'une guidance la plus fluide et discrète possible. Il ne s'agit pas de cacher quoi que ce soit à l'analysant, mais il n'est pas question non plus de bâtir une parole de sens à sa place. Le savoir en question, dans ce cas-ci, pour l'analyste est de savoir que l'absent est et qu'il fait absence.

Il serait certainement erroné de ne pas considérer le statut d'existant dans le fait de l'absent. La seule nomination de cet état le qualifie comme faisant acte de présence, du moins par la seule énonciation. L'absent et l'absence ne nous parlent pas de forclusion, qui d'ailleurs en serait de l'étant par le seul énoncé aussi. Voici donc un concept qui s'existe à lui-même, et si rien ne semble l'alimenter d'une quelconque substance au-delà de la seule existence d'une nomination. L'absent est, et par là même devient un fait de langage, s'accolant ainsi à l'histoire de l'analysant. Certes, pour lui, du moins dans un premier temps, la dimension conceptuelle ne fait pas évidence à l'entendement. Il peut dans le récit d'un propos de souffrance utiliser un énoncé de ce type : « il me manque ce quelque chose » ou bien en encore : « je n'ai pas ; je ne pourrais jamais obtenir ceci ou cela ». Quant au désir d'être reconnu, aimé ou respecté, ce qui s'apparente, l'appropriation de

l'absent, ne se conjugue pas immédiatement dans des propos qui demeurent encore un certain temps emprunts de réactivité et d'envahissement émotionnel. Si la langue ne pose pas le champ de l'absent dans un quelconque discours, il ne s'en trouve pas moins présent comme faille au langage. Dans l'énoncé d'un besoin de reconnaissance professionnelle ou familiale, l'absent n'est pas le manque de ce renforcement, de ce qui viendrait alimenter une amplitude narcissique, mais la place « silencieuse » qu'occupe ce qui ne s'incarne pas encore dans le concept d'absent. L'absent ne manque pas et par conséquent, il n'est pas le manque, mais ce qui a pu engendrer au coeur de l'économie psychique cette entité à l'essence du manque. S'il semble possible de parler d'absence de l'absent, c'est dans le sens où le dévoilement n'aurait pas été encore mis en oeuvre. L'absent est, mais l'identification de ce qu'il peut signifier reste à l'obscurité d'une parole non armée d'un dire de sens. Si nous reprenons l'exemple du besoin de valorisation sociale ou affective, le concept d'absent ne porte pas sur la nomination de ce qui manquerait en termes de don de l'autre, mais de ce qui causerait la nature même de la dépendance à un retour spécifique et fantasmé de l'autre. L'absent n'est pas ainsi le manque d'amour, de considération, de valorisation, mais ce qui chez le « concerné », fait force de dépendance.

L'absent deviendrait en quelque sorte la mesure des différents degrés de vulnérabilité, de soumission à l'autre comme pourvoyeur des carences à l'essence de l'individu, dans ce qui le fait comme être à lui. Dans cette perspective, l'absence de l'absent correspondrait à la non-identification de ce schéma existentiel. Dans le cadre d'une névrose obsessionnelle, où s'exprime par les rituels d'apprivoisement de l'angoisse, la tentative de masquer l'essentiel en souffrance et non plus la surface représentée par le ou les symptômes, l'absent prend fait de non-nomination. Non pas la nomination de la pathologie en termes de nosographie ni les divers signes et signaux d'agissements comportementaux, mais ce qui ne se nomme pas, car impossible à être produit par le langage du névrosé. Comme le phobique ou l'hystérique, la forme extérieure de la névrose ne renseigne qu'une volonté de signalisation, de classement, voire d'identification. Il est névrosé; il appartient à telle ou telle catégorie, il en présente les signes afférents. La présence d'un complément d'objet direct dans la construction de l'énoncé de la phrase, amène à une relative réduction de l'individu à répondre à la question scolaire : il est quoi - il est névrosé. Le travail de dévoilement devra porter sur la seule appropriation du « il est », sans qu'aucun substitut au manque, à l'absent ne vienne faire assurance d'un réel directement accessible. Comme pour la pathologie physique, le « il est malade » ou « il a le cancer », ces nominations le sont de ce que porte l'individu, mais non de ce qu'il est, comme porté par un réel au-delà des mots ordonnés.

Les aléas et les surprises saugrenues de la libre association livrent le passage à un au-delà de la langue, pour une cavale(*), celle de l'analyse, le révéleront à ce « est » en dehors de toute apposition d'autres constituants dans une phrase classique. Le chemin de l'analysant n'est pas fait de la somme de phrases classiques, au sens de clarté, mais bien au contraire d'obscurités révélées comme telles dans le jeu d'alliance à l'accompagnement d'un dire en marche. Il n'y a pas de traumatismes d'origine à découvrir pour faire compréhension et libération magique ou cathartique. Le symptôme ne réclame pas une résolution ou une atténuation, de ce qui au passage peut toujours faire illusion à terme de soulagement, mais il fait injonction à une percée quasi mythologique. Il n'est donc plus question, ce qui d'ailleurs ne fut jamais le cas, de savoir ce que signifie telles ou telles manifestations de souffrance, mais de rencontrer ce qui « est » de celui ou celle qui souffre, non dans la forme, mais dans l'essence. Ne nous perdons plus dans le « comment et depuis quand » il souffre, mais identifions ce « d'où vient-il? » pour en advenir là. Ne nous enfermons pas dans l'enfance et ses entrelacs de désirs, ni dans les processus de dégradations de la relation à l'autre pour lui. Ouvrons la voie de cette voix du silence des mots; de ce qui ne peut être qu'à décoder dans les interstices des soubresauts de l'analysant.

Il serait tout à fait naturel de s'interroger sur la pertinence de ce questionnement de l'absent. S'il n'est nullement question d'une quelconque remise en cause des concepts classiques de la psychanalyse freudienne, il peut sembler opportun de porter attention à ce qui peut devenir un outil méthodologique. Que ce soit dans la formation initiale des analystes, ou dans une formation continue, qu'il s'agisse aussi d'un axe de réflexion pour toute personne désireuse de s'inscrire dans l'acte de penser, la problématique de l'absent fait invitation à l'« ἀλήθεια ». L'absent pose la réflexion sur l'axe d'un questionnement qui ne se satisferait pas des résultats de preuves. Il mènerait le chemin d'un doute permanent quant à l'identification de ce qui pourrait être de la structure psychique de telle ou telle personne. Le relatif abandon de tout COD ou COI après le « il est » traduit la volonté d'une attention accrue aux fondamentaux de l'individu, sujet à devenir actif de la rencontre avec le Je et le Tu. L'absent, et telle semble sa caractéristique, ne se cherche pas dans les énoncés formulés au travers de la libre association, mais se révèle dans les interstices de tous ces « saugrenus » que viennent à rencontrer une parole libérée de toute intentionnalité de raison. À la question, quelque peu naïve, d'un « qui l'absent? », l'acte de penser ne peut que s'éloigner de toute réponse, mais bâtir de nouvelles formulations de questionnement. D'un questionnement qui ne puiserait plus uniquement sa référence, du désir, de la jouissance, de l'autre, mais tout autant de cette dépossession à l'existence qu'est le refoulement. Car, si nous sommes habitués à parler et à travailler avec le retour

du refoulé, quand serait-il de ces « morceaux » dits en retour s'ils n'avaient pas fait le chemin du dit retour? De quel absent, l'inconscient nous inviterait-il à rencontrer, si le refoulement ne pouvait passer à la reconnaissance par le retour du refoulé? De quelle nature serait le refoulement et donc certainement l'inconscient, quand il ne se manifeste pas ou pas encore par ce fameux retour? Ne faudrait-il pas aussi prendre acte d'un « serait » en place du « est », pour permettre à ce temps du futur de faire rupture avec le déterminisme du présent? (**)

Ce présent texte se voudrait une contribution à un travail participatif de réflexion.....

(*) Allusion au Poème de Parménide. À ce chemin de révélations.

(**) Faire retour aussi à la Bible hébraïque, dans la réponse de D.ieu à Moïse.

Conseil de lecture : D. Sibony - "Question d'être Entre Bible et Heidegger "- Odile Jacob - 2015